

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 JUIN 1893

SOMMAIRE

TEXTE—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré* par J. St-E.—Cueillettes et Glaucures, par Jules Saint-Elme.—A Mme A Chauvin, par Violette.—Ministère conservateur.—Poésie : L'adieu, par Frédéric Lévy.—Nouvelle canadienne : Une course pour la vie en patins, par Régis Roy.—L'Infante Eulalie, par J. St-E.—Le printemps.—Le calomniateur, par Octavie.—Petites récréations d'esprit, par Adolphe Flamant.—Un héros, par Paul Calmet.—Notes et faits : Pluie de sable en mer ; Histoire de la guerre ; Les cornes ; Faire fiasco, Etc.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile, par V. Vattier d'Ambroyse ; Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot.—Jeux d'esprit : Enigme ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Les Saisons : Le printemps.—Portraits de ministres du parlement modèle (double page).—Portraits de l'infante Eulalie et de son mari le prince Antoine de Bourbon.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



grand mariage, — en tant qu'un mariage peut être plus grand qu'un autre, — aura lieu prochainement en Angleterre, et les journaux, les femmes, les hommes religieux et les laïques, tout le monde s'occupe de cet événement.

Il s'agit de l'union du duc d'York, fils du prince de Galles, et de la princesse

May.

A cette nouvelle, les femmes les plus haut placées de nos cités, se sont réunies et ont décidé de lui offrir des présents.

Les dames d'Halifax avaient l'intention de lui donner un trousseau et des robes, mais ce projet, malgré sa singularité, a été abandonné sur les représentations de la comtesse Derby.

Les Montréalaises veulent dit-on, lui offrir un ameublement de chambre à coucher, fait en bois du Canada. L'idée n'est pas mauvaise, et je souhaite que cela fasse un peu renaitre le commerce de bois, qui s'affaiblit beaucoup.

Ottawa n'a pas encore fait son choix.

* * On va donc faire de très riches présents à la princesse May et ceux qui coopéreront aux souscriptions seront dans leur droit, nul ne peut le contester, pas plus qu'on ne peut me nier celui de faire mes réflexions à ce sujet.

Eh bien, je trouve la chose étrange et voici pourquoi :

Je vais me rendre chez Mme X..., une des femmes distinguées qui se mettent à la tête du mouvement en question.

—Madame, lui dirai-je, deux jeunes Anglaises, aussi jolies l'une que l'autre, aussi gracieuses, d'une intelligence égale, vont se marier prochainement. L'une est pauvre, très pauvre, trop pauvre pour s'acheter un trousseau, l'autre est riche à millions, sa corbeille de fiancée déborde de bijoux et de pierres fines, et beaucoup de personnes sont d'avis de faire des présents à l'une d'elles, mais on ne sait à laquelle des deux offrir ces témoignages ; voulez-vous être assez bonne pour me donner votre avis ?

—Monsieur, ne manquerait pas de me répondre cette femme de bon sens, votre question frise l'impertinence ; la raison, la charité n'ordonnent-elles pas de donner ces présents à la jeune fille pauvre ?

—C'est vrai, madame, mais si j'en avais le droit ou si j'étais aussi impertinent que vous semblez le croire, je vous demanderais pourquoi vous allez faire le contraire.

Il est évident que, surprise ainsi en flagrant délit d'illogisme, Mme X... chercherait à me convaincre que c'est moi qui patauge dans les marécages de l'erreur : "Le cas de la princesse May est tout à fait exceptionnel, dirait-elle, la princesse sera probablement reine, un jour ; songez donc, monsieur, reine ! reine d'Angleterre, et impératrice des Indes !!!"

—En sera-t-elle moins riche, madame, et la jeune fille pauvre en mérite-t-elle pas moins vos sympathies ? Voyons, vous êtes aussi bonne que jolie, votre cœur ne vous dit-il pas que l'on pourrait mieux faire et être aussi agréable à la princesse ?

—Vous parlez de cœur, il est évident qu'à ce point de vue étroit, votre raisonnement pourrait être acceptable, mais vous ne pensez pas, je le répète, à la position tout à fait exceptionnelle de la princesse. Tenez, vous raisonnez comme un républicain...

Et madame X... continuera sa petite propagande, plus que jamais, récoltant les pièces d'or et les billets de banque à foison.

* * On dit qu'à Londres seulement, un million de pauvres se couchent chaque soir sans avoir souper et personne n'a jamais nié cette preuve d'horrible misère.

Si nous vivions au pays des fées, je prierais l'une d'elles de me changer en princesse May, pour quelques instants, et je demanderais aux femmes généreuses qui se mettent martel en tête pour le choix d'un présent, de transformer leur offrande en aumônes. Je leur dirais que si le destin me permet de m'asseoir plus tard sur le trône d'Angleterre, je voudrais garder, du jour de mon mariage, ce doux souvenir que pas un Anglais ne s'est couché sans souper le soir de mes noces.

Je leur demanderais cette preuve de sympathie, et je crois que Dieu, qui voit d'un œil également paternel les princesses et les pauvresses, sourirait du haut de son balcon d'azur et dirait que cela est bien.

Mais les bonnes fées sont mortes, et je ne vois guère que la vieille Carabosse qui ait quelques pouvoirs de nos jours.

* * Je n'offrirai pas de contribution au fonds des présents de noces de la princesse May, je croirais la blesser en lui offrant autre chose que mes souhaits de bonheur et de prospérité, comme je le ferais pour la plus humble de ses futures sujettes, je lui souhaite le bonheur, car c'est avec la santé, les seuls biens que la fortune, si grande qu'elle soit, si puissant que soit son pouvoir, ne peut pas donner.

Et, si le soir de son mariage je rencontre un enfant, un petit guenillon affamé, et que mon porte-monnaie ne soit pas aussi léger que la plume au vent, comme c'est sa malheureuse habitude, je lui donnerai de quoi manger en lui disant que c'est la princesse May qui lui offre à souper.

* * Ce n'est pas seulement à Londres qu'il existe des gens qui se couchent sans souper, il y en

a chez nous aussi, et il ne se passe guère de semaine sans qu'un journal ne signale à Montréal, des cas de misère noire.

Et cependant il y a dans nos banques des sommes qui dorment depuis longtemps sans être réclamées.

On a constaté dernièrement qu'elle s'élevaient à plus de quatre cent mille piastres, dont les trois quarts ont été déposés dans des banques de la province de Québec, et il serait assez curieux de percer le mystère caché derrière les noms de certains déposants.

Oui ; quel est donc le D. Watson, de Louisville, Ky, qui a déposé quatre mille piastres à la Banque de Montréal, vers 1860, et qui n'a plus donné signe de vie ?

Quel est ce Dr Joseph Skey, qui a déposé mille piastres à la même banque, il y a dix ans, et qui n'a jamais reparu ?

D'autres dépôts, pour des sommes moins importantes, ont été faits dans le premier quart de ce siècle, et n'ont jamais été réclamés.

* * Vous savez que les Américains, voulant bien faire les choses, à propos du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde, ont invité un descendant de Christophe Colomb, le duc de Veragua à assister à l'ouverture de l'exposition de Chicago en, par eux payant les frais, bien entendu.

Le duc est venu, on l'a fêté, courtoisé, acclamé, les femmes ont eu pour lui leurs plus doux sourires, il a reçu des "adresses" à en remplir un wagon, on lui a offert force bouquets, il a failli mourir plusieurs fois d'indigestion, bref il a reçu l'accueil le plus sympathique et il ne reste plus qu'à payer.

Le quart d'heure de Rabalais est toujours dur à passer et on vient d'en avoir un nouvel exemple.

Il y a un mois qu'il est sur le continent américain et la note ne s'élève qu'à deux mille cinq cents piastres par semaine.

C'est pour rien ; un duc, quinze piastres l'heure ! Décidément les bonnes traditions disparaissent puisque voici les ducs au rabais.

Et cependant, le croiriez-vous, nos voisins trouvent que c'est cher et lésinent sur le prix.

New-York, qui comprend les choses, c'est-à-dire qui comprend qu'on ne peut pas traiter un duc comme un poète, un artiste ou un homme n'ayant qu'une valeur personnelle, New-York a payé sa part, mais Chicago, l'ingrate cité, a refusé carrément et a adressé la note à Washington avec prière de solder ce compte. Le trésor fédéral étant atteint d'anémie, en ce moment de crise monétaire générale, le gouvernement dit que cela ne le regarde pas, et les journaux, heureux d'avoir une petite mine à exploiter, s'en donnent à cœur joie.

Quant au duc, ces tiraillements l'ennuient beaucoup, et on dit même qu'il regrette d'avoir quitté ses châteaux en Espagne.

Tout cela n'est pas beau ; quand on veut avoir un duc, on paie.

* * Cela est si peu joli, que je me demande ce que va penser l'infante Eulalie de l'hospitalité américaine.

L'infante Eulalie est, vous ne l'ignorez pas, la fille de l'ex-reine Isabelle et la tante du petit roi d'Espagne actuel.

Elle représente sa belle-sœur, la reine régente. Les journalistes, dont la discrétion est proverbiale, nous annoncent qu'elle voyage plutôt en touriste qu'en princesse et qu'elle n'a apporté que quatre vingt robes. Il est difficile de pousser plus loin la modestie et l'humilité.

Il est vrai qu'elle a du être prévenue qu'une robe portée à l'exposition de Chicago peut être considérée comme perdue, et le correspondant du *Times*, de Londres, conseillait dernièrement à ses lectrices de ne pas emporter leurs plus jolies toilettes, pour la simple raison que les galeries de l'exposition sont autant de lacs... de jus de tabac.

Une autre lettre d'un Anglais à sa femme constate le même fait et d'autres détails encore :

"Ah ! ma chère, lui dit-il, ne viens pas à Chicago, tu y entendrais, en une heure, plus de paroles